

# DOSSIER GLISSANT

## 1. Quelques mots représentatifs de la pensée de Glissant

Pour aborder la pensée et l'œuvre de Glissant je vous invite, dans un premier temps, à définir ces différents termes, en rapport avec les extraits proposés et (éventuellement) vos lectures personnelles.

## 2. Extraits du 4<sup>e</sup> siècle

A/ Questions pour l'INCIPIT :

- 1/ Observez les traces de l'oralité dans ce texte.
- 2/ Que pouvez-vous dire de la ponctuation et de la syntaxe ?
- 3/ Que pensez-vous de cet incipit ?

B/ Question sur l'extrait n°1 :

- 1/ Observez les champs lexicaux sémantiques et comment l'humain est désigné. Quelles sont les impressions qui s'en dégagent ? Que pouvez-vous conclure ?
- 2/ Étudiez la ponctuation et la syntaxe. Quels sont vos ressentis ? Quels sont les effets désirés par l'auteur ?
- 3/ Étudiez le rapport au lieu et la temporalité dans cet extrait. Qu'en concluez-vous ?

## 3. Autres extraits

### Quelques mots représentatifs de la pensée de Glissant :

- La nuit
- La calle
- La mer
- La mémoire
- Le lieu/ la racine / la trace / le territoire
- La langue / le parler / le déparler / le dire-vrai
- Le conteur et le quimboiseur
- Le soi identitaire
- L'un et le divers, le tout-monde

## LE 4<sup>e</sup> SIECLE

Résumé :

**La Pointe des Sables.** Héritier d'une longue tradition, Papa Longoué entreprend de faire découvrir à Mathieu Béluse l'histoire de leurs origines. Après lui avoir rappelé les liens entre leurs familles, il remonte à l'arrivée du navire négrier, la Rose-Marie, qui arrive en 1788 à Fort-de-France, transportant les deux ancêtres qu'une sourde et violente rivalité oppose. On apprendra plus tard que l'un a permis la capture de l'autre, avant d'être lui-même emporté. Le vieillard s'étend longuement sur l'horreur du voyage et la traite. Les deux hommes sont vendus à deux propriétaires rivaux, La Roche et Senglis. Mais dès son arrivée sur la plantation de La Roche, l'esclave qui prendra le nom de Longoué s'enfuit dans un morne, libéré par une jeune femme, Louise, qui deviendra sa femme. L'autre esclave est acheté par Senglis pour servir, sur l'ordre de sa femme, qui est aussi la maîtresse de La Roche, à la reproduction, au "bel usage", par quoi il reçoit son nom de Beluse, tandis qu'une des deux femmes qui l'accompagnent est emmenée par un gérant, Targin. Longoué songe toujours, même après la naissance de son fils Melchior (en 1791), à se venger de Beluse. Il rencontre en 1798 La Roche qui remet à Longoué divers objets que se transmettront ses descendants. Le lecteur apprend également que Louise est la fille de La Roche, et que les descendants de Longoué auront la peau de plus en plus claire. Longoué a un second fils, Liberté, en 1792 et Beluse un fils, Anne, en 1794.

**Roche carrée.** Melchior suit les traces de son père, en devenant quimboiseur. Désirant la même femme que lui, Anne tue Liberté en 1831 et attendra une vengeance de Melchior. Ce dernier prend pour femme la fille d'un couple de marrons, dont il aura une fille (1833), Liberté, l'aïeule des Celat et un fils (1835), Apostrophe. Ce dernier vivra, à partir de 1858 avec Stéphanise, la fille de Anne Beluse, qui aura un frère en 1835, Saint-Yves, et qui partira défricher, après l'abolition de l'esclavage (1848) de nouvelles terres. La Roche meurt sur le Rose-Marie, venu livrer une cargaison clandestine d'esclaves, alors que des commis distribuent et imposent des noms aux esclaves libérés. Carême à la Touffaille. Installés à la Touffaille depuis 1820, les Targin subsistent péniblement. Le propriétaire Senglis cherche à récupérer cette terre pour y faire de l'élevage. En 1872, Stéphanise a un fils, Papa Longoué -le narrateur-, Saint-Yves engendre Zéphirin et en 1873, naît Edmée Targin, qui sera la compagne du dernier Longoué, à partir de 1890. Ils auront un fils, Ti-René, qui ne retiendra rien de l'héritage de son père, quittera le morne et mourra pendant la guerre, en 1915. Zéphirin aura un fils en 1891, Mathieu. Celui-ci aura lui-même un fils, Mathieu, en 1926. en 1905, les Targin sont partis s'installer dans les mornes.

**La Croix-mission.** En 1935, Mathieu rencontre Papa Longoué pour la première fois. Il ne commencera ses visites régulières auprès de lui qu'en 1940, visites qui dureront jusqu'à la mort du dernier Longoué, en 1945. Il aura au dernier moment fait remettre à Mathieu les objets que conservaient les Longoué depuis le début, après en avoir éclairci le mystère. En 1946, Mathieu épouse Marie Celat (Mycéa).

LONGOUE

BELUSE

1788. Le premier débarque.  
Vendu sur la Plantation l'Acajou.  
Marronne.

Enlève une esclave.  
1791. A un fils : Melchior.  
1792. A un fils : Liberté

1788. Le premier débarque.  
Vendu sur la Propriété Senglis.  
Entre dans le personnel de la Maison  
Senglis.  
Accouplé à une esclave.

1794. A un fils : Anne.

*1820. Les premiers « Targin » occupent La Touffaille.*

1830. Melchior quimboiseur dans  
les bois.

1831. Liberté tué par Anne.

1833. Melchior a une fille :  
Liberté (aïeule des Celat).

1835. A un fils : Apostrophe.

1848. Les marrons descendent.

1830. Anne prend une femme  
convoitée par Liberté.

1831. Anne tue Liberté.

1834. Anne a une fille : Stéfanise.

1835. A un fils : Saint-Yves. 1848.

1848. Libération des esclaves.

1858. Apostrophe vit avec Stéfanise.

1872. Naissance de papa Lon-  
goué.

1872. S aint-Yves engendre Zéphi-  
rin.

*1873. Naissance d'Edmée Targin.*

*1890. Edmée quitte La Touffaille pour aller vivre avec papa Longoué.*

LONGOUÉ

BÉLUSE

1890. Papa Longoué a un fils : Ti-  
René.

1891. Zéphirin a un fils : Mathieu.

*1898. Mort d'Edmée.*

*1905. Les Targin abandonnent La Touffaille.*

1915. Ti-René meurt à la guerre.

1920. Mathieu revient de la grande  
guerre.

1926. Naissance de Mathieu le fils.

1935. Première rencontre de papa  
Longoué et de Mathieu le fils au  
cours d'une « séance ».

1940. Première des visites régulières de  
Mathieu le fils à papa Longoué.

1945. Mort de papa Longoué.

1946. Mathieu Béluse et Marie  
Celat-(Mycéa) se marient.



## INCIPIIT

« Tout ce vent, dit papa Longoué, tout ce vent qui va pour monter, tu ne peux rien, tu attends qu'il monte jusqu'à tes mains, et puis la bouche. les yeux, la tête. Comme si un homme n'était que pour attendre le vent, pour se noyer oui tu entends, pour se noyer une bonne fois dans tout ce vent comme la mer sans fin... Et on ne peut pas dire, pensait-il encore (accroupi devant l'enfant), on ne peut pas dire qu'il n'y a pas une obligation dans la vie, quand même que je suis là un vieux corps sans appui pour remuer ce qui est fait-bien fait, la terre avec les histoires depuis si longtemps, oui moi la pour avoir cet enfant devant moi. et regarde. Longoué; tu dis la marmaille, regarde c'est les yeux Béluse la tête Béluse. une race qui ne veut pas mourir, un bout sans fin. tu calcules : c'est l'enfance - mais c'est déjà la force et le demain, celui-là ne fera pas comme les autres, c'est un Béluse, mais c'est comme un Longoué, il va donner quelque chose, tu ne sais pas mais quand même les Béluse, ça change depuis le temps : et sinon alors pourquoi il vient là sans parler, sans parler papa Longoué tu entends, pourquoi tout seul avec toi s'il n'y a pas une obligation, un malfini dans le ciel qui tire les ficelles, ne tire pas Longoué ne tire pas les ficelles, tu rabâches, tu dis : « la vérité a passé comme l'éclair », tu es un vieux corps Longoué, il ne reste que la mémoire, alors hein il vaut mieux tirer sa pipe ne va pas plus loin, et sinon pourquoi vieux satan pourquoi ?... » *Quatrième siècle p 13-14*

EXTRAIT 1 (pp38-41)

avait réellement débitées, lui, ou plutôt un autre,, un étranger inconvenant qui aurait pris sa place auprès du feu, frappant comme lui la pipe de terre contre la pierre la plus rapprochée ? Il s'étonnait d'un si long discours, et d'avoir pu l'écouter, à mesure qu'il le prononçait, sans impatience. Seigneur oui, c'était préférable une parole de temps en temps : chacun pouvait s'y retrouver. Bien mieux que dans le courant de tous ces mots trop raisonnés. L'orateur eut alors grand peur que Mathieu se moquât par-dessous ; il coula un regard inquiet vers le jeune homme : celui-ci était presque absent, tout fixé sur la ligne des bambous. Il rêvait.

- Tu veux faire croire, murmura-t-il enfin, qu'il y avait une histoire, avant ? C'est ça que tu dis ?

Ah ! Jeunesse... Il y a toujours une histoire, avant.

Ils n'avaient pas hérité la haine, ils l'avaient apportée avec eux. C'était venu avec eux, sur toute la mer. Tu mets le manger, le feu, l'eau, juste comme il faut. Tu allumes. Tu attends que le vent monte jusqu'au toit de la case. Le vent monte, il passe comme une grande chaleur, et quand il est là-haut, c'est fini, ton feu est mort, la banane est cuite, tout à point. C'est ainsi. Ils sont venus sur l'océan, et quand ils ont vu la terre nouvelle il n'y avait plus d'espoir ; ce n'était pas permis de revenir en arrière. Alors ils ont compris, tout est fini, ils se sont battus. Comme une dernière parade avant de s'attabler à la terre ; pour saluer la terre nouvelle et glorifier l'ancienne, la perdue. Ils voulaient mettre peut-être un point final à leur histoire ; ils ne désiraient pas se tuer, mais, si cela se trouve, seulement se couper un peu, pour que l'un d'eux puisse dire : « Tu marcheras dans ce pays nouveau mais tu ne seras pas intact ! Moi je suis intact ! » Et simplement s'arracher un bras, ou peut-être un œil ; pour que l'un crie à l'autre la victoire de la vieille haine sur la misère désormais promise. Comme si toute l'eau de la mer, depuis la dernière côte là-bas jusqu'aux végétations salées de cette rade,

s'était dressée en muraille pour les pousser à ce combat, de même que ce vent d'un seul coup allume, flambe et éteint le charbon sous le canari de bananes. Car la haine voulait qu'ils vivent l'un et l'autre : non pas que celui-ci ou cet autre meure, mais que l'un des deux assiste impuissant au triomphe du second. Quel triomphe ? D'achever le voyage sans un soupir, d'entrer avec toute la force dans le pays inconnu, et surtout, surtout de savoir que l'autre ne serait rien qu'un infirme sur cette terre, qui ne pourrait jamais la posséder, jamais ne la chanterait ; que cela était l'œuvre du triomphateur ! Et le commandant monsieur Duchêne était certes capable de comprendre une pareille fureur : mais il connaissait le voyage, il ne soupçonnait pas que des haines pussent résister à la houle épouvantable du voyage ; que ces nègres sauraient encore trouver, non pas même la force mais le désir de se battre, après ces semaines de mort lente. Et il fut épouvanté d'une telle découverte : pensant du coup qu'il faisait vraiment commerce de bêtes, de bêtes fauves et non pas de dociles animaux domesticables.

Mathieu voulut d'un geste chasser le vent contre ses tempes : le garçon ne consentait pas à de telles explications, il n'entendait pas accepter des raisons si claires, si propres. Mais le vent qui monte ne peut être chassé. ; - C'est cet arrivage, dit-il. Trop net. Trop simple. On voit la rade, le bateau, les nègres, tout clair et tranquille. Je ne peux pas !

///Car il eût préféré entendre décrire, à une heure passé midi, la séance de fouet ; voir le maître d'équipage choisir avec soin un instrument efficace mais sans risques ; l'écouter consulter le coq sur la matière ou la forme (cuir large ou cuir rond, souple ou droit ; et le maître de nage intervenait : « Gare, si tu les estropies, tu y passes ; puis les rires, les deux esclaves ligotés au mât dos contre dos, en sorte que le deuxième reçoit comme un écho des coups assésés à l'autre et qu'il ressent, attendant son tour, le tremble-

ment du poteau., le choc du corps contre le bois.» chaque fois que le fouet tombe ; et les lanières-qui ronflent, le halètement de l'exécuteur, les corps meurtris qui se tendent et soudain s'affaissent, le sang giclé, l'indifférence des marins habitués à pareil spectacle, qui s'affairent autour du lot, peut-être s'écartant légèrement de la trajectoire du fouet comme on s'écarte sur un chemin de la branche qui y pend, les deux nègres détachés, frottés de sel, de saumure et de poudre à canon, descendus dans les grandes gabarres, couchés sur le ventre à côté des autres qui ne les regardent même pas, et le silence, la profondeur tranquille du silence que seuls avaient ponctué les sifflements des fouets, le piétinement des pieds sur le pont, le bruit sourd des barques et) des larges radeaux contre le flanc gauche du navire ; enfin cette sale, croupissante activité qui répondait si bien à la tristesse de la pluie finissante, avec de loin en loin les éclats de voix qui bouffaient hors de la cabine, ou peut-être le léger grondement des vagues contre la boue du rivage, là-bas...

Car il eût préféré ô gabarre moi gabarre et il moi sur le ventre la poudre moi bateau et cogne sur le dos le courant et l'eau chaque pied moi corde glisser pour et mourir la rade pays et si loin au loin et rien moi rien rien pour finir tomber l'eau salée salée salée sur le dos et sang et poissons et manger ô pays le pays (« la certitude que tout était fini, sans retour : puisque la gabarre et les barques s'éloignaient du bateau, qu'il n'était même plus permis de s'accrocher au monde-bateau flottant fermé mais provisoire ; qu'il faudrait maintenant fouler la terre là-bas qui ne bougerait pas ; et dans le vide et le néant c'était comme un souvenir des premiers jours du voyage, une répétition des premiers jours quand la côte, maternelle, familière, stable, s'était éloignée sans retour ; oui le bateau regretté, malgré l'enfer de l'entrepont, parce qu'il n'était certes pas apparu comme un lieu irrémédiable, jusqu'à ce moment où il avait fallu le quitter») et moi dos si loin loin il siffle qui monte il monte moi la force moi maître (« très vite ho, les embarcations

voguant à mi-chemin de la terre, cette main qui par un des sabords balança un paquet d'eau sale dans la mer, comme pour saluer ceux qui avaient définitivement quitté la *Rose-Marie* pour une existence inconcevable ; oui, ce geste familier, tellement familier, de ceux qui à l'escale nettoient leur bâtiment, et qui parut vraiment comme l'ultime paraphe dans le ciel lavé, du moins pour les deux ou trois parmi le troupeau qui avaient eu la force de regarder en arrière : l'ultime ponctuation, avec ce battement lourd de l'eau du lavage tombant dans la mer et ce raclement - ce cliquetis - du baquet contre le bois de la coque, puis encore le silence, le silence, le silence ») et moi boue sur le ciel avec quoi crier oho ! ho ! soleil vieux soleil dans la foule la mort accordé toi ici pour deux cents un bon lot toutes les dents vingt-deux ans une vierge la vierge sa mère ne peut rien inutile trop vieille sans la mère voici pour les champs un bon prix par ici au suivant regardez appréciez tâtez tâtez au grand jour sans secret et intact et santé et docile (« et bien sûr, les marins avaient frotté les corps de jus de citron bien vert et les corps avaient brillé, exhalant cette senteur acre d'acide mêlé de sueurs qui avait étourdi les affamés ; mais le vent d'est avait chassé l'odeur, il ne restait que la belle et neuve carnation ; de sorte que les acquéreurs - qui faisaient lécher par leurs vieux esclaves la peau des nouveaux arrivés - en étaient pour leurs frais, étant donné que même le goût de citron avait disparu, dilué dans les sueurs tièdes et la crasse raclée et le sel de mer ») moi la fin sans espoir et visages visages des bêtes des cris des trous des poils mais sans yeux sans regard moi le vent et partir dans le fouet quand délire délire délire et -cria-t-il : « Même ! Est-ce que tu peux me dire comment ils avaient enlevé leurs fers, pour se battre ainsi dans tout le bateau ? » \\

Il réfléchit encore. « C'est des mensonges. Ils n'ont pas pu détacher les chaînes ! » Sa voix tranquille comme la brise sur l'herbe

## EXTRAIT 2 (pp318-320)

de citations latines (il était licencié ès lettres) accablaient le public de son mépris véhément. Celui qui tout d'un coup refusait de bouger. Garcin, fondateur de secte et authentique visionnaire. Tous témoins inentendus. Acteurs sans acte. Soleils tombés.

Tous ivres de n'avoir pas éprouvé la longue filiation dont Mathieu, pour l'avoir devinée puis, grâce à papa Longoué, approchée, d'une autre façon subissait l'ivresse. Et cette révélation de l'antan lui était comme une massue de lumière.

Alors il parlait - dans sa vision - au vieux quimboiseur, tant que celui-ci était encore visible sous les branchages du bois. Et : « C'est le vertige, disait-il, cette vitesse à tomber sans souffler sans parer dans tout de suite une lumière si solide, on bute dedans... »

///Car il eût préféré suivre tout en paix la longue et méthodique procession de causes suivies d'effets, la chronologie logique, l'histoire déroulée comme un tissu bien cardé ; voir tout du long la terre d'abord intouchée, dans cette solitude primordiale où ne frappait nul écho de Tailleurs (où nul égaré ne débattait entre étouffer dans le feu clos ou partir pour la parade), puis, de manière suivie, avec les détails et l'accident du temps - le bois qui roussit et la roche qui devient labour - consigner le lent peuplement, l'étreinte calamiteuse par quoi ces « gens » et ce pays avaient mérité d'être inséparables, puis encore, et toujours par voie de logique et de patiente méthode, examiner comment un La Roche et un Senglis s'étaient isolés, ausculter ce moment, méditer pourquoi le sol qui leur fournissait richesse avait cessé de leur parler (si c'était parce qu'ils l'avaient toujours considéré comme un bien brut, un avoir qu'aucune folie de haine ou de tendresse ne forçait à risquer) et ensuite - mais là, en scrutant les nuances - étudier cet autre moment, quand ces « gens », sortis de la canne, lavés de son suint, commencèrent à devenir ce qu'on appelle *gentil*, au point

que le premier imbécile de gouverneur venu - son costume flamboyant, le mépris affleurant imperceptible son regard tandis qu'il écoute une adresse fleurie - se croyait autorisé, après six mois d'exercice, à *expliquer* le pays, donnant (et pourquoi pas lui aussi après tant d'autres) dans l'invraisemblable profusion de das et de doudous, de nounous et de nanas, qui constituait le fonds reconnu de la tradition. Et peut-être aussi, oui, aussi, chercher la région profonde où tout ce cirque s'effondrait, c'est-à-dire l'endroit, le temps, le dessous misérable où étaient pourtant gardés saufs un couteau noir et quelques cordes, un vieux sac attaché à un boutou, la chaîne de vie et les os décolorés.

Oui, tout cela selon l'ordre et la progressive montée du vent dans le goulet d'acacias, tout cela raisonnable et concluant - au lieu que tout soudain il dérivait lui Mathieu dans ce pays comme nouveau à ses yeux, tout soudain voyant (pour la première fois depuis tant de siècles) ces maisons, bâties on dirait dans un autre univers, où les Larroche et les Senglis s'enterraient plus solidement que dans un à-pic de falaises ; tout soudain voyant Longoué (qui était entré à la nuit pleine dans la maison de M. de La Roche) et Louise (qui avait couru enfant sous les branchages des deux acajous) et les entendant crier qu'ils n'avaient aucun descendant : aucun du moins qui ait retrouvé le sentier devant les acacias.

Car il eût préféré ô présent vieux présent ô fané ô jour et accoré moi patience (« soudain, figées dans le bleu, les façades blanches, lointaines derrière les jardins ombrés, qui étaient tout ce qu'on pouvait deviner des Larroche ou des Senglis, de leur âme ou de leurs maisons : des drames glauques y stagnaient peut-être : un fils dégénéré - l'heureux système des mariages n'ayant pas que du bon - qu'on enferme, ou une passion d'amour qui rancit dans la pénombre d'une chambre et n'ose plus courir dehors ni s'abattre en ravages sur les haies et les branches, ou c'est

peut-être un enfant naturel, né d'une négresse, et auquel il faut songer à payer des études ») toi veilleur vieux veilleur écume à ta bouche et profond toi momie et rester ensouche enfoncer enterrer ô passé (« ni Familles certes ni Dynasties, la vieille rugueur dépolie, l'orgueilleux rêve dénaturé, ni ce bourgeonnement de forces cruelles qui avait noué sa force dans La Roche ou Senglis ou Cydalise Eléonor, mais l'indistinct, le grain de chapelet, le cousin casé à la Banque, le gendre commerçant du Bord de mer, tous englués dans la morne force exsangue et avide d'où la terre était retirée -mais lointains, évasifs, incapables certes de comprendre qu'une barricade peut renfermer le sel de la malédiction - et implacables, redoutés, gravé leur nom dans le registre de ceux qui par nature, par naissance, ont droit d'argumenter ») ô acacia moi terré jour tombé horizon ô passé toi pays infini le pays toi rocher, et : - « Tonnerre ! cria Mycéa, c'est cette fièvre qui revient au galop ! Elle monte dans ta tête. » Mathieu sourit, lui répondit (pendant qu'elle pointait les lèvres pour affirmer qu'il était vraiment sur la mauvaise pente) : « Non, non. C'est toutes ces feuilles de vie et de mort qu'il faut laisser pourrir maintenant. » **///**

Et puisque s'ouvraient en effet d'autres chemins, puisque cette ombre de la case ne l'appelait plus là-haut mais au contraire allait peut-être (ramenant le passé dans le présent fébrile) désormais conduire et aider chacun sur les terrains alentour, Mathieu réapprit ce que Mycéa disait être « la civilité ». Cette sauvagerie de caractère qui l'avait si longtemps éloigné du commun des gens, il connut qu'elle s'était fortifiée dans l'inquiétude et le désarroi : déjà elle cédait, non certes dans l'éclat d'un clair savoir, mais au moins dans l'ivresse de ce qu'il avait lui-même appelé « une lumière si solide », et qui était révélation. Mycéa l'encourageait à recommencer l'apprentissage de la vie réelle.

Parfois, encore tremblant du feu de fièvre, il revenait à la tombée du jour s'asseoir sur les marches de la Croix-

## ED. Glissant, *Tout-Monde*

### RAPPEL DES PÉRIPÉTIES QUI ONT PRÉCÉDÉ

(p11) Sur une Habitation de canne à sucre en Martinique, Gani, un enfant d'esclave, marronne \* sur un espace infinitésimal, sans qu'on puisse le retrouver. C'est en mille sept cent et quelques.

Le béké Laroche, en mille sept cent quatre-vingt-huit (les appelaient-on déjà békés ?), achète un esclave frais débarqué qui marronne aussitôt/ Laroche le rattrape dans les bois et lui fait don d'une barrique de malédiction.

(C'est là l'origine de la branche des Longoué : ce premier débarqué qui avait, choisi de s'appeler Lapointe puis Longoué, un nègre marron, au contraire du premier Béluse, qui l'avait accompagné sur le bateau négrier, et qui avait entrepris sa lignée en apparente soumission sur l'Habitation du planteur Senglis.)

Dans les campagnes du sud du pays, le gère Maho suit la même trace de marronnage, c'est aux années mille neuf cent trente, et est abattu après sept ans de drive.

(Ce Maho, pour une histoire de femme soi-disant infidèle, avait rallumé, lui un gère d'Habitation, et si tard dans les temps, la tradition des nègres marrons.)

En mille neuf cent quarante-cinq, ayant tous deux dévalé la rivière Lézarde et débouché au large, le gère Garin se bat dans une caye de mer avec Raphaël Targin, et se noie. Épisode

\* Celui qui marronne quitte le lieu de son servage, à ses risques et périls.

(p12) dit de La Lézarde, quoique la fin se situe donc dans cette caye de mer.

(On ne sait pas ce qui poussait ainsi ce gère Garin, mais il prenait si ouvertement le parti des békés que c'en était préoccupant : il y avait un secret là-dessous. En tout cas, c'est dans la période des premières batailles électorales, après la Deuxième Guerre mondiale, que Garin

\

affronte ainsi Raphaël Targin, tout au long de la Lézarde. Ce Targin agissait, au nom d'un groupe de jeunes du Lamentin, dont Mathieu Béluse faisait aussi partie.)

Valérie Thélus est déchiquetée à mort par les chiens de Targin

(Après cette victoire aux élections et la mort de Garin, Valérie était remontée avec Raphaël Targin sur les mornes où habitait celui-ci. Mais les deux chiens de Raphaël, restés seuls depuis si longtemps et devenus comme sauvages, n'avaient pas obéi aux cris de leur maître et avaient tué Valérie, la déportant presque jusqu'en bas de ce morne.)

À la même époque, Longoué, un quimboiseur \*, meurt dans sa case aux environs du Lamentin. Il connaissait tout de Mathieu Béluse, de Raphaël Targin et de Marie Celât.

(Il faut mêler à ces faits, en parenthèse béante, la catastrophe aérienne de 1962 en Guadeloupe, où périt, avec tant d'autres, Albert Béville, en littérature Paul Niger.)

Dans les années soixante-dix de notre temps, Mani, presque un délinquant, est mystérieusement tué, à Fort-de-France.

Deux anciennes filles à marin, Artémise Marie-Annie, pour-; suivent le souvenir de ces événements, connus et inconnus de tout un chacun.

Mathieu Béluse et Raphaël Targin ont quitté dès 1946, emportant avec eux ces charges passées ou à venir.

\* Le quimboiseur était marabout, médecin, envoûteur et beau parleur. Il tenait séance pour vous, quand rien d'autre n'avait fonctionné.

(p13) Marie Celât ne parcourt pas dans les espaces, mais elle endure autant.

; (On l'appelle aussi Mycéa. Elle a vécu avec Mathieu Béluse. Elle est comme pour dire le secret et la clé des mystères du pays. Elle a connu tous les malheurs et approché toutes les vérités, comme une Inspirée.)

\

Telle fut, pour ceux-là et pour combien d'autres, l'approche du Tout-monde.

BANIANS

*LE LIEU. - Il est incontournable. Mais si vous désirez de profiter dans ce lieu qui vous a été donné, réfléchissez que désormais tous les lieux du monde se rencontrent, jusqu'aux espaces sidéraux. Ne projetez plus dans l'ail-leurs l'incontrôlable de votre lieu. Concevez l'étendue et son mystère si abordable. Ne partez pas de votre rive comme pour un voyage de découverte ou de conquête. Laissez faire au voyage. Ou plutôt, partez de tailleurs et remontez ici, où s'ouvrent votre maison et votre source. Circulez par l'imaginaire, autant que par les moyens les plus rapides ou confortables de locomotion. Plantez des espèces inconnues et faites se rejoindre les montagnes. Descendez dans les volcans et les misères, visibles et invisibles. Ne croyez pas à votre unicité, ni que votre fable est la meilleure, ou plus haute votre parole. - Alors, tu en viendras à ceci, qui est de très forte connaissance : que le lieu s'agrandit de son centre irréductible, tout autant que de ses bordures incalculables.*

Mathieu Béluse,  
*Traité du Tout-monde*, Livre II.

Glossaire : pour les lecteurs *d'ailleurs*, qui ne s'accommodent pas de mots inconnus ou qui veulent tout comprendre. Mais peut-être pour nous., pour nous aussi, établir la liste de tant de mots en nous dont le sens échappe, ou plus loin fixer la syntaxe de ce langage que nous balbutions. Les lecteurs *d'ici* sont futurs.

NOTE : on estimera l'important du manger, dans ce glossaire de convention.

*ababa* : béant, de saisissement ou d'idiotie.

*acra poi* : beignets ou plus proprement (selon le créole)

marinades, dont

la pâte inclut des pois (ou haricots).

*bakoua* : chapeau de paille aux formes variées.

*calloges* : cages pour lapins ou poules. La hantise des enfants (leur travail) était de les bourrer d'herbe douce.

*chatrou* : pieuvre de taille moyenne, cuisinée en sauce ou à l'étouffée.

*couj* : calebasse coupée en deux, évidée, séchée, servant d'ustensile ménager.

*dachune* : chou de Chine ? Légume. On l'adore ou on le déteste. Nous adorons.

*faune* : la bête longue ou l'Ennemi (le serpent), lambi, mangouste, titiri, sarde, coulirou, balarou.

*féroce* : mélange de farine de manioc, de morue, d'avocat, de piment et d'huile pûles.

*flore* : acacia, caïmitier, ébénier, figuier-maudit, flamboyant, fruit-à-pain, glycéria, icaque, lépini, ou l'épini, mangot bassignac, palmiste, poidou, prune de cythère, prune-moubin, prune-chili, quénettie^ etc.

*fromager* : granu ^rbre à réputation magique. On dit qu'il crie quand on

le coupe. Il a crié beaucoup.

*grappe blanche* (et : *pailleté*) : variétés de rhum.

*lambi* : gros coquillage. Nous en apprécions fort le goût. Nous

ne soufflons plus dedans. léquetter : plonger tête la première.

*losi fri* : morceau de morue enrobée de pâte pimentée et frit.

*mabi* : boisson fermentée, à partir du bois-mabi macéré avec des épices.

*manicou* : on l'aveugle la nuit au bord des routes. On le fait tourner par la queue longue et raide. Pour gourmets connaisseurs.

*man kaï tchoué' i* : je vais le tuer. (Orthographe arbitraire, comme toujours en créole.)

*mantou* : crabe de mangrove, poilu. Disparaît rapidement.

*matoutou* : plat de riz et de crabe.

*migan* : une des manières de préparer le fruit-à-pain.

*pilibo* : bonbon.

*piit* : sorte d'arène, aux dimensions d'une case ou d'une grosse maison, où se donnent les combats de coqs.

*serbi* : jeu de dés, le plus populaire \ équivalent du craps américain.

*souscaille* : salade pimentée de fruit vert (mangot le plus souvent).

*tray* : plateau à bords obliques : anciennement, pour porter des marchandises ou faire dormir les enfants.

*vezou* : lourd sirop de la canne à sucre, donne le sucre par dessiccation et ou le rhum par distillation. En boire, avec de l'eau et du citron vert. En manger, avec de la farine de manioc.

*vidé* : défilé aux flambeaux, avec chants et slogans, pour fêter une victoire électorale. On va narguer le vaincu jusque sous ses fenêtres. Il y a aussi les désormais tristes vidés du triste carnaval.

*zombi* : mort réincarné. A la fois familier et redouté.

#### EXPRESSIONS DE MONSIEUR L'ESPRIT :

*Yiche bett' long pas con-nett' lapo bett' long'* : La portée du serpent ne sait rien de la mue (ne connaît pas la peau) du serpent.

*Pou'ou ni dé fok ou ni ion-n'* : Pour avoir deux il faut avoir eu un.

*Yo ba nou an zin* : On nous a donné un zinc (un hameçon, un appât).

*Dlo coco tounin* : L'eau de coco a tourné (de surprise ou d'enthousiasme).

*Cè an la cho lé lé* : C'est une chaux trop claire. (Ça ne compte pas.)

#### DANS LE TEXTE :

*An nou Médéluce. Ba co'ou trouvman. Jadin-a pa ka atan'n* : Allons

Médéllus. Activez. Le jardin n'attend pas.

*Papa Legba, ban-moin titac pou chayé a caille* : Papa Legba, donne-m'en un peu à emporter chez moi.

*Man raché bayon-moin Bayon-moin raché pou si moi* : J'ai arraché mon

bâillon. Je l'ai arraché pour six mois.

*Pétronise ni toutt' lagen'ye* : Pétronise a l'argent qu'il lui faut.

*Couli-a pren fê* : Le coolie « a pris du fer » (est fichu).

*Lanmisè* : La misère.

*Lanmin longé* : La main tendue

*Pays*

Là où pays et vents sont de même eau intarissable  
Devant qu'oiseaux eussent toué villes et bois  
J'ai tendu haut ce linge dénudé, la voix de sel  
Comme un limon sans fond ni diamant ni piège bleu

\*

À cet empan où toute lave s'émerveille de geler  
Devenant être, et elle prend parti d'un pur étant  
Là où pays et sang se mêlèrent au demeurant  
J'ai grandi dans l'armure où consumaient les treize vents

\*

Ata-Eli vieux songe d'âme et nue  
Où les autans si las s'énamourèrent  
Nous avons pris main dans l'alphabet roué  
Aux brumes de ces mots voilé le cri, éclaboussé  
Le long cri des oiseaux précipités dans cette mer  
Et nous avons aux mers plus d'écriture qu'il paraît  
Yoles blessées où les lézardes s'évertuèrent

\*

Comme ils scellaient aux planches dessalées du pont  
d'avant

La houle de nos pas  
Comme ils rivaient en poupe ces allures finissantes  
Voici musique d'algue et de gommiers  
La mer voici la mer ferreuse qu'enlaçaient  
Tant d'entassements écroulés  
Tant de mots rauques à plein bord  
Plus rêches que cases d'ocre

Ou que masques délités

\*

La terre rouge a bu la terte rapportée  
L'œuvre que nous halons est un songe de mer  
Nous reconnûmes le sésame et la soierie émerveillée

\*

J'ai cette terre pour dictame au matin d'un village  
Où un enfant tenait forêt et déhalait rivage  
Ne soyez pas les mendiants de l'Univers  
L'anse du morne ici recomposée nous donne  
L'émail et l'ocre des savanes d'avant temps

\*

Voici ô dérivée nous nous levons de bonne houle  
Tu es nouvelle dans l'humus qui t'a hélé  
Une grotte a ouvert pour nous sa parenté  
D'île en cratère c'est éclat de lames, bleuité  
Encore et brûlis de l'eau d'un mancenillier  
Je prends ma terre pour laver les vieilles plaies  
D'un creux de saumure empêtré d'aveux  
Mais si lourds à porter ô si lourds ô palétuviers

#### Tracées

GLOSE (p69)

*À-tous-maux.* Mon frère l'initié le planta devant la maison, que le cyclone s'écarte, que les malheurs fondent et s'égailent.

*Bête-longue.* Reconnu, à cette croisée des eaux, le sillage innommable du serpent.

*Gommier.* La barque haute, où le vent s'effile au couteau de la vitesse.

*Mantou.* Alliance de la carapace et des poils, violets. Un crabe des profondeurs.

*Pacala.* La plus fragile des ignames, la plus nue, venue de Guadeloupe en Martinique.

*Tré.* Plateau où nous offrons toute île, tout gâteau.

*Yole.* C'est, par nos mers, la barque basse, acharnée à rogner sur la rondeur du temps.

#### LEGENDE

*Ata-Eli.* Dans la maison réapparue, elle s'égoutte de seize gardiens de frontière. Nous tombons en elle, oubliés.

*L'Aveugle.* Au coin de la Place, comme l'épieu des mots.

*Les Enofis.* Ce sont les Esprits qui nous protégèrent ou parfois, capricieux, se détournèrent de nous.

*Le Ho-a.* Mes amis, tout conte que nous chantons est un Ho-a, c'est-à-dire une roche.

*Ichneumon.* Le poète panse la blessure, comme, acassée sur elle-même, la mangouste aux yeux ravagés.

*Laoka.* On l'invente et on Tadore de hauteurs. L'amour est ferreux, comme la forêt la mer.

*Milos.* D'abord il y eut le forgeron. Mais nous n'avons plus un seul métal à exaucer.

#### REEL

*Mathieu.* Au feu vert de la forêt, tu rencontres ton double. Tâche, si tu le peux, de ne t'arrêter pas.

*Mycéa.* Celle dont le poète est enchanté, qu'il nomme à chaque ventée. Mais dont les mots ne rendent compte

*Thaël.* C'est donc lui qui leva ce chant baroque, intraduisible dans quelque langue — même celle qui lui donna corps - et qui tel convient à tout idiome gouvernable.